

FOI ET SOLITUDE

*Que signifie vraiment être « seuls » ? Et comment vivre « l'infinité finie » que nous sommes ?
Voyage au cœur du besoin le plus profond de chacun, et de la réponse du christianisme.
Intervention du Président de la Fraternité de CL au congrès « Solitude ennemie », pour la II^e
Journée Mondiale contre la solitude (Florence, 16 novembre 2019)*

JULIÁN CARRÓN

La solitude est un phénomène aux multiples facettes, qui seront certainement abordées efficacement dans ce congrès. La définition même de solitude qui apparaît dans le programme atteste déjà de la variété de significations que ce mot peut revêtir : la solitude est « définie comme étant la sensation subjective du manque d'un soutien dans un moment de besoin. (...) La solitude (...) exerce une influence négative sur la santé » (tiré du site *nemicasolitudine2019.com*). Mais même lorsqu'on la comprend de cette manière, la question de la nature du « besoin » et du « manque » qui provoquent la solitude reste ouverte.

Cela fait penser à ces vers du poète Mario Luzi :

*« De quoi ce manque est-il le manque,
ô cœur,
toi qui soudain en es rempli ?
de quoi ? Rompue la digue,
la crue de ton indigence
t'inonde et te submerge...
Mais vient,
peut-être,
vient de plus loin que toi
un appel
qu'à présent tu n'écoutes pas, car tu es à l'agonie.
Mais il existe, la musique perpétuelle
En conserve la force et le chant... il reviendra.
Sois tranquille »
(À l'image de l'homme, Verdier, Paris 2004, p. 161).*

La question posée par le poète renforce l'urgence de comprendre pleinement la nature de la solitude. Dans le cadre d'un congrès qui entend proposer, comme on le lit dans le programme, « un panorama des principales causes qui déterminent aujourd'hui la solitude des personnes de tous âges, et en particulier âgées », on m'a demandé de parler de « foi et solitude ». Mais pour indiquer ce que peut apporter la foi, il faut avant tout identifier précisément en quoi consiste la solitude humaine, qui revêt chez les personnes âgées une dimension particulièrement dramatique.

1. Solitude : au cœur de tout engagement sérieux envers sa propre humanité

La solitude est une expérience élémentaire de l'homme. Le génie poétique de Giacomo Leopardi le montre de manière inégalée dans son *Chant nocturne d'un pasteur errant en Asie* :

*« Souvent, quand je t'admire
Silencieuse dans les plaines désertes
Dont la voûte semble confiner au ciel, (...)
Souvent aussi quand je regarde,
Les étoiles briller au firmament,
Je me dis en moi-même songeant :
"À quoi bon tant de flambeaux ?
À quoi est utile l'air infini et cette profonde,
Cette infinie sérénité ? Que signifie
Cette solitude immense ? et moi, que suis-je ?" »*

(« Chant nocturne d'un pasteur errant en Asie », vers 78-89, dans : E. Rodocanachi, *Leopardi, La Renaissance du Livre*, Paris 1920, p. 118).

En admirant la lune et tout ce qui, dans le ciel, renvoie à la vastitude du cosmos, le pasteur errant ne peut s'empêcher de se poser la question qui nous intéresse : « Je me dis en moi-même songeant : (...) Que signifie cette solitude immense ? » Immédiatement, la question du sens de cette solitude immense, cosmique, conduit le poète à s'interroger sur sa nature d'homme : « Et moi, qui suis-je ? ». Leopardi perçoit que la solitude immense de la lune, des étoiles, de l'air et du ciel, a un lien avec son humanité, avec sa solitude, qu'elle l'implique, parce qu'elle en tire son sens, en en devenant l'image. L'homme est le seul à pouvoir avoir conscience de la solitude. En ce sens, le moi est l'auto-conscience du cosmos.

Emily Dickinson saisit bien la différence entre la solitude expérimentée par le moi par rapport et celle, inconsciente, du monde naturel.

*« Il y a une solitude de l'espace
Une solitude de la mer
Une solitude de la mort, mais toutes
seront nombreuses
Comparées à ce lieu plus profond
À cette intimité polaire
Une âme qui se reconnaît elle-même—
Infinité finie »*

(40 poèmes, collectif Liberté, vol. 28, numéro 2 (164), avril 1996, p. 47)

Aucune solitude n'est comparable à celle de l'âme face à elle-même. Il s'agit de quelque chose que nous portons structurellement en nous : infinité finie. Cela semble contradictoire. Mais c'est précisément le paradoxe de l'homme.

Par conséquent, plus un homme prend conscience de lui-même, plus émerge à ses yeux la nature de la solitude qu'il expérimente : « Plus nous découvrons nos exigences, plus nous percevons que nous ne pouvons pas y répondre nous-mêmes, et que les autres non plus ne peuvent y répondre, parce que ce sont des hommes comme nous. Le sentiment *d'impuissance* accompagne toute expérience sérieuse d'humanité. C'est ce sentiment d'impuissance qui génère la *solitude*. La vraie solitude ne vient pas du fait d'être seul physiquement, mais plutôt de la découverte qu'un problème fondamental que nous avons ne peut trouver de réponse ni en nous, ni dans les autres. On peut très bien dire que le sentiment de solitude naît du cœur même de tout engagement sérieux envers sa propre humanité. Celui qui a cru avoir trouvé la solution à l'un de ses besoins importants dans quelque chose ou chez quelqu'un le comprend bien : ce dernier disparaît, s'en va, ou bien s'avère incapable de répondre. Nous sommes seuls avec nos besoins, avec notre besoin d'être et de vivre intensément » (L. Giussani, *Il cammino al vero è un'esperienza*, Rizzoli, Milan 2006, p. 85-86).

Plus l'homme est conscient de la dimension infinie de son désir et de son impuissance tout aussi infinie à y répondre, plus il perçoit cette solitude : le problème de l'existence ne peut trouver de réponse, ni en nous, ni chez les autres. C'est une solitude que nous cherchons souvent à fuir, parce qu'il est difficile de cohabiter avec elle : « J'ai vu clair peu à peu, écrit Nietzsche, sur le défaut le plus général de notre façon d'enseigner et d'éduquer. Personne n'apprend, personne n'aspire, personne n'enseigne – à *supporter la solitude* » (F. Nietzsche, « [443] *Pour l'éducation* », Livre cinquième, *Aurore*, in *Œuvres complètes de Frédéric Nietzsche*, vol. 7, Mercure de France, Paris 1901, p. 340).

2. La solitude : ennemie ou amie ?

Le titre de ce congrès semble suggérer une réponse déjà donnée à l'avance à la question sur la nature de la solitude : « Solitude ennemie ». Mais le fait d'avoir voulu proposer ce thème laisse penser qu'il y a encore la place pour une vision différente. Demandons-nous donc : est-il possible de ne pas subir la solitude comme une ennemie ?

Se retrouver seul constitue pour chacun un puissant défi, qui met au pied du mur, qui force à se prendre en compte soi-même, en provoquant de manière radicale la raison et la liberté. En fonction de la manière dont on la vit, la solitude peut être une condamnation ou une conquête. Elle représente donc un point crucial, un drame ouvert.

Pour le sociologue Zygmunt Bauman, renoncer à la solitude peut constituer une perte grave : « En évitant d'être seuls, on renonce à la possibilité de ressentir la solitude : cette condition sublime dans laquelle on peut rassembler ses idées, méditer, réfléchir, créer – et donc, en fin de comptes, donner un sens et une substance à la communication » (*44 Letters from the Liquid Modern World*, Polity, Cambridge 2010, p. 9. Nous traduisons). En ce sens, la solitude ne se présente absolument pas comme ennemie. « La solitude n'est pas une folie, elle est indispensable pour bien vivre en compagnie », disait Gaber dans une de ses chansons (« La solitudine – 1976 », tirée de l'album *Libertà obbligatoria*, Carosello, 1976).

D'autres en ont une perception opposée. L'une des expressions littéraires les plus touchantes d'une expérience négative de la solitude est celle laissée par Pascoli dans le poème *Les deux orphelins*, dans lequel il décrit de manière poignante le dialogue de deux frères après la mort de leur mère, le soir, alors qu'ils sont au lit :

« *Désormais, rien ne nous reconforte,
 Et nous sommes seuls dans la nuit noire* ».
*« Elle était là, de l'autre côté de la porte ;
 Et on entendait un bruissement furtif
 De temps en temps ». « Et maintenant maman
 Est morte ».*
*« Te souviens-tu ? Nous n'étions alors pas si pacifiques
 Entre nous... » « Maintenant nous sommes
 Plus sages... »*
*« Maintenant que celle qui se réjouissait de nous
 N'est plus... »*
« Maintenant que celle qui nous pardonnait n'est plus »
 (Poésies, Garzanti, Milan 1994, p. 354-355. Nous traduisons).

Conquête ou condamnation : ce sont deux manières différentes, opposées, de vivre la solitude. Etty Hillesum, jeune femme juive morte à Auschwitz, en témoigne de manière éclatante : « Je connais deux sortes de solitude. L'une me rend malheureuse comme les pierres et me donne un sentiment de perte et d'errance, l'autre me rend forte et heureuse. La première est toujours là lorsque je ne ressens aucun contact avec mes semblables ni d'ailleurs avec quoi que ce soit, je suis totalement coupée de tous et de moi-même, je ne comprends pas le sens de cette vie, ne vois aucun lien entre les choses et ne sais plus où est ma place dans cette vie. Dans l'autre solitude, je me sens au contraire très forte, très sûre de moi, je me sens liée à tout et à chacun et à Dieu, et je me sais capable d'affronter seule la vie, sans dépendre des gens. Alors, je me sens intégrée à un seul et même univers riche de sens, et capable de donner de surcroît beaucoup de force à d'autres » (Etty Hillesum, *Les écrits d'Etty Hillesum, Journaux et lettres 1941-1943*, Samedi matin [le 9 août 1941], Seuil, Opus, p. 136). Ce qui fait la différence entre les deux formes de solitude n'est donc pas le fait d'être seuls ou en compagnie, mais de vivre une vie pleine de sens ou pas.

Le psychiatre Eugenio Borgna, qui a affronté toute sa vie le drame de la solitude tel qu'il apparaît dans la maladie mentale, nous aide à identifier ce qui est en jeu dans la différence entre ces deux formes de solitude : « Solitude et isolement sont deux manières radicalement différentes de vivre, même si on les confond souvent. Être seul ne signifie pas se sentir seul, mais se séparer temporairement du monde des personnes et des choses, des occupations quotidiennes, pour rentrer dans son for intérieur et dans son imagination – sans perdre le désir, ni la nostalgie de la relation avec les autres : avec les personnes que l'on aime et avec les missions que la vie nous a confiées. Au contraire, nous sommes isolés quand nous nous renfermons sur nous-mêmes, parce que les autres nous refusent ou, plus souvent, en suivant notre propre indifférence, notre égoïsme sombre qui est l'effet d'un cœur sec et aride » (« La solitudine come rifugio ai tempi del social network » [La solitude comme refuge au temps des réseaux sociaux, *ndt*], entretien réalisé par Luciana Sica, *la Repubblica*, 18 janvier 2011).

Autrement dit, ces deux formes de solitude ne s'imposent pas mécaniquement dans la vie humaine, de telle sorte que l'homme ne pourrait rien y faire. Dans chaque acte humain, la liberté est toujours

en jeu. Par conséquent, dans les deux cas, chacun choisit d'« être seul », c'est-à-dire de se séparer temporairement des personnes et des choses pour découvrir la signification de lui-même, ou bien de s'« isoler », en se refermant sur lui-même parce qu'il n'y a rien à découvrir.

Mais l'homme n'est pas condamné à vivre la solitude comme une fermeture, sans être lié à rien ni à personne, quelle que soit la situation dans laquelle il se trouve, avec ses blessures et ses failles, comme en témoigne une célèbre journaliste italienne dans un article intitulé *Ma fissure* : « Depuis l'adolescence, et peut-être même avant, j'ai toujours eu le sentiment d'être née avec quelque chose qui n'allait pas. Quelque chose qui ne fonctionnait pas comme il fallait, comme si j'avais été une maison, et cette erreur une profonde fissure dans un mur porteur. (...) C'était le mal de vivre que décrit un poème de Montale : "c'était le ruisseau étranglé qui gargouille, / c'était la feuille qui se recroqueville, / desséchée, c'était le cheval terrassé", avons-nous appris à l'école (mais personne en classe n'émettait le doute que l'on puisse parler de nous). Quand j'étais jeune, je me regardais le matin dans le miroir, je me souriais, je pensais à ma fissure et je me disais : "Allez, de quoi tu t'inquiètes, tu es jeune, tu es belle". Mais en grandissant, la fissure semblait s'approfondir, noire sur mon mur blanc intérieur. Elle s'est élargie, elle est devenue mélancolie, puis pathologique : une dépression sévère. Je suis allée voir des médecins, ils m'ont soignée, je me suis sentie mieux, puis à nouveau, par intermittences, la fissure se montrait, douloureuse, et murmurait : "Tu n'es pas guérie" (...). J'ai lu Mounier : "Dieu passe à travers les blessures", écrivait-il. J'y ai réfléchi : "Ma fissure pourrait-elle être une brèche dans une cloison imperméable, une lacération nécessaire ?" (...) Pourquoi cette blessure ? Si elle n'était pas là, moi qui suis physiquement saine, moi qui ne suis pas pauvre, moi qui ai de la chance, je n'aurais besoin de rien. Ce mur fendu, cette brèche est un salut. De là, un flot de grâce incontrôlé peut entrer et féconder la terre sèche et dure » (M. Corradi, « La mia crepa », *Tempi*, 19 octobre 2017, p. 46).

C'est la tension dramatique, la lutte que décrit Etty Hillesum : « Nous avons tout cela en nous : Dieu, le ciel, l'enfer, la terre, la vie, la mort et les siècles, tant de siècles. Les circonstances extérieures forment un décor et une action changeants. Mais nous portons tout en nous et les circonstances ne jouent jamais un rôle déterminant : il y aura toujours des situations bonnes ou mauvaises à accepter comme un fait accompli – ce qui n'empêche personne de consacrer sa vie à améliorer les mauvaises. Mais il faut connaître les motifs de la lutte qu'on mène, et commencer par se réformer soi-même, et recommencer chaque jour » (*Les écrits d'Etty Hillesum*, op.cit., 3 juillet 1942, p. 645).

Quelle raison pouvons-nous avoir d'engager cette lutte ? Uniquement l'amour envers nous-mêmes. Ainsi, même la douleur la plus profonde peut nous conduire à découvrir des horizons absolument inconnus ; mais pour s'ouvrir à cette possibilité, il faut la regarder avec cette ouverture positive qui définit la nature la plus profonde de la liberté humaine : « La douleur de l'âme, écrit encore Borgna, est en somme une expérience qui fait partie de la vie, et qui ne peut se considérer exclusivement comme la conséquence d'une pathologie ». La douleur de l'âme s'enracine dans l'expérience humaine, et elle ne peut se réduire à une quelconque pathologie. « Même dans la dépression et dans l'angoisse, (...) la souffrance ne perd rien de sa dignité (...), elle dilate sensiblement nos tendances à l'introspection, à la recherche des expériences intérieures les plus profondes » (*La solitudine dell'anima* [La solitude de l'âme], Feltrinelli, Milan 2013, p. 51). Etty Hillesum le confirme encore : « Si toute cette souffrance n'amène pas un élargissement de l'horizon, une plus grande humanité, par

la chute de toutes les mesquineries et petites choses de cette vie – alors tout cela aura été vain » (*Une vie bouleversée*, vendredi 24 juillet, Seuil 1995, p. 190-191).

Voici donc la véritable nature de la solitude qui isole : « En effet, la solitude, ce n'est pas être seul, mais c'est l'absence de sens » (L. Giussani, *Le sens religieux*, Cerf, Paris 2007, p. 128). On ne se sent pas seul parce qu'on est seul, mais parce que manque le sens qui donne perspective et consistance à l'instant et qui nous relie aux autres et aux choses. Et ce manque de sens me semble être précisément la caractéristique de la vie la plus répandue aujourd'hui, comme le reconnaît Umberto Galimberti : « En 1979, lorsque j'ai commencé mon travail de psychanalyste, les problématiques étaient d'ordre émotionnel, sentimental et sexuel. Maintenant, elles concernent le vide de sens ». Cela ne concerne pas un âge en particulier : on peut déjà vivre « la vieillesse à vingt ans » ; en effet, « les jeunes ne vont pas bien, mais ne comprennent même pas pourquoi. Il leur manque un but » (U. Galimberti, « A 18 anni via da casa : ci vuole un servizio civile di 12 mesi » [À 18 ans, loin de la maison : il faut un service civil de 12 mois], entretien réalisé par S. Lorenzetto, *Corriere della Sera*, 15 septembre 2019). Teilhard de Chardin l'avait prévu il y a plus de soixante ans : « Le plus grand danger que puisse craindre l'humanité aujourd'hui n'est pas une catastrophe extérieure, une catastrophe stellaire, ce n'est pas ni la faim ni la peste ; c'est au contraire cette maladie spirituelle, la plus terrible parce que la plus directement humaine parmi tous les fléaux, qui est la perte du *goût de vivre*. » (P. Teilhard de Chardin, *Le phénomène humain*, III^e partie, 3.2.B., Paris, Seuil, 1955 p. 257). Cette perte rend la personne toujours plus fragile dans le contexte social. Et le fruit amer de cette vulnérabilité est que l'on vit comme étranger à soi-même et aux autres, c'est-à-dire isolé au milieu de la foule.

3. Solitude, le lieu où découvrir la compagnie originelle

Mais il y a une autre solitude, qui faisait dire à saint Bernard : « O beata solitudo, o sola beatitudo (« O bienheureuse solitude, ô seule béatitude », expression latine attribuée à saint Bernard de Clairvaux). C'est le contraire de l'isolement. Si on ne freine pas l'exigence de sens qui persiste toujours dans le cœur de l'homme, si on la regarde dans sa totalité, elle conduit à découvrir au plus profond de soi une « compagnie (...) plus originelle que la solitude ». L'exigence d'un sens pour vivre, en effet, « n'est pas générée par ma volonté, mais elle m'est donnée », elle est constitutive du moi, mais elle n'est pas produite à notre initiative, elle vient d'ailleurs. Par conséquent, « avant la solitude il y a la compagnie, qui embrasse ma solitude, qui fait qu'elle n'est plus une vraie solitude, mais un cri d'appel à cette compagnie cachée » (L. Giussani, *Le sens religieux*, op.cit., p. 88).

Mais qu'est-ce que cette compagnie cachée ? Comment la découvrir ? « La conscience de soi, si elle va tout au fond de soi-même, trouve un Autre. (...) Le moi, l'homme, est ce niveau de la nature où elle s'aperçoit qu'elle ne se crée pas d'elle-même. Si bien que le cosmos tout entier est comme la grande périphérie de mon corps sans interruption. (...) Je suis parce qu'on m'a fait. (...) Alors, je ne dis pas “je suis” consciemment, selon la totalité de ma grandeur d'homme, si je ne l'identifie pas avec “je suis créé” » (*ibidem*, p. 157-158).

Etty Hillesum nous en offre un témoignage puissant dans son *Journal* : « Il y a en moi un puits très profond. Et dans ce puits, il y a Dieu. Parfois je parviens à l'atteindre. Mais plus souvent, des pierres et des gravats obstruent ce puits, et Dieu est enseveli. Alors il faut le mettre au jour » (Mardi 26 août

au soir, *Une vie bouleversée*, op.cit., p. 55). Et elle ajoute : « Quand, au terme d'une évolution longue et pénible, poursuivie de jour en jour, on est parvenu à rejoindre en soi-même ces sources originelles que j'ai choisi d'appeler Dieu, et que l'on s'efforce désormais de laisser libre de tout obstacle ce chemin qui mène à Dieu (et cela, on l'obtient par un travail intérieur sur soi-même), alors on se retrempe constamment à cette source et l'on n'a plus à redouter de dépenser trop de forces » (28 septembre [1942], *ibidem*, p. 226).

Il s'agit donc de reconnaître et de vivre le rapport avec l'Autre – Dieu, l'Infini –, un rapport qui est à la portée de tous, en toute circonstance. Borgna l'écrit : « Même quand nous sommes seuls, (...) il est possible d'entendre l'infini qui est en nous. (...) L'infini, cette dimension secrète de la vie, est en nous, palpitant et vivant ; et il ne s'efface pas, dans la mesure où on ne se laisse pas fasciner et dévorer par le tumulte et le vacarme » (*La solitudine dell'anima*, op.cit., p. 24). Cet Autre, cet Infini, n'est accessible que pour ceux qui s'impliquent envers eux-mêmes, sans se laisser distraire ou dévorer par le tumulte et le vacarme.

« Ainsi, la vie s'exprime avant tout comme conscience du rapport avec celui qui l'a faite (...). Ce n'est qu'ainsi que la solitude disparaît : dans la découverte de l'Être comme amour qui se donne lui-même continuellement », en me faisant être maintenant. Il y a quelque'un d'Autre qui veut que j'existe, pour qui mon existence est précieuse, et grâce auquel je ne suis jamais seul. C'est pourquoi « l'existence se réalise substantiellement comme un dialogue avec la grande Présence qui la constitue, inséparable compagne. La compagnie est *dans* le moi, il n'est rien que nous fassions seuls [car nous sommes à chaque instant engendrés par un Autre]. Toute amitié humaine [toute tentative pour répondre à cette solitude] est le reflet de la structure originelle de l'être [c'est-à-dire de la compagnie originelle que nous offre un Autre en nous donnant la vie maintenant] et, si on le nie, c'est au péril de sa vérité » L. Giussani, *À l'origine de la prétention chrétienne*, Cerf, Paris 2006, p. 119).

Pour l'expliquer, don Giussani emploie une analogie : « La conscience vraie de soi est bien représentée par l'image de l'enfant dans les bras de son père et de sa mère, et qui peut ainsi affronter n'importe quelle situation de l'existence avec une tranquillité profonde, avec une possibilité de joie. Aucune thérapeutique ne peut prétendre à cela, à moins de mutiler l'homme. Souvent en effet, pour censurer certaines blessures, on mute l'homme dans son humanité » (*Le sens religieux*, op.cit., p. 158), avec pour résultat d'aggraver encore le drame de la vie.

Malgré cette possibilité de découvrir la compagnie qui est dans le moi, accessible à tous, l'homme est si fragile qu'il vit souvent prisonnier des circonstances en se demandant : « Qui me libérera de cette situation mortelle ? ». En effet, même « dans le monde d'aujourd'hui, si désert de présence, où l'homme est si solitaire, (...), si seul et donc si faible (il a la fragilité d'un enfant, de manière répugnante, car ce n'est plus un enfant, c'est un adulte-enfant, proie du premier qui s'en empare, du premier qui le saisit, dépourvu de sens critique, incapable de cultiver un regard critique, d'utiliser des catégories plus ou moins justes), dans un monde où l'homme est si prisonnier de quiconque se révèle plus fort que lui d'une manière ou d'une autre, dans ce monde reste, au fond, intacte, l'attente du salut » (L. Giussani, *In cammino. 1992-1998*, Bur, Milan 2014, p. 43).

Cette attente peut s'exprimer de manières très différentes, et elle résiste malgré le nihilisme ambiant actuel. Un exemple emblématique est d'ailleurs donné par le romancier français Michel Houellebecq, qui associe le besoin de salut au désir d'être aimé, c'est-à-dire de ne pas être seul. C'est un désir inextirpable, inscrit dans les fibres de l'être de tout homme, même d'un non-croyant endurci tel que

Houellebecq. Dans une lettre ouverte à Bernard-Henri Lévy, il décrit ainsi cette attente indestructible : « J'ai eu de plus en plus souvent, il m'est pénible de l'avouer, le désir d'être aimé. (...) Un peu de réflexion me convainquait bien entendu à chaque fois de l'absurdité de ce rêve : la vie est limitée et le pardon impossible. Mais la réflexion n'y pouvait rien, le désir persistait – et je dois avouer que, jusqu'à présent, il persiste » (M. Houellebecq, *Ennemis publics*, Flammarion-Grasset, Paris 2008). Voilà ce qui est irréductible chez l'homme : le désir d'être aimé persiste et l'expérience l'atteste continuellement.

4. La solitude ne peut être vaincue que par une présence

Nous en revenons ainsi à Leopardi et à la « solitude immense » du pasteur errant de l'Asie, métaphore de l'homme en chemin. Depuis deux mille ans cet homme – l'homme qu'est chacun de nous – est rejoint par un message : Dieu, l'origine de tout ce qui existe, est devenu un homme, le but de « cette profonde, infinie sérénité » et de l'« air infini » est « le Dieu fait homme ». Et « quand on découvre que la valeur de toute chose est le Verbe incarné (...), alors la sérénité et la profondeur de l'air (...) acquièrent richesse et beauté. Par exemple, on les regarde de manière plus apaisée, parce qu'on sait où l'on va avec elles, on sait qu'elles ne seront pas enlevées, on sait qu'on en jouira pour toujours » (L. Giussani, *Affezione e dimora*, Bur, Milan 2000, p. 413-414).

C'est une expérience que don Giussani a faite dans sa chair, ce qui lui permet d'être un témoin fiable pour quiconque se trouve dans une situation de solitude. Dans son dernier entretien au *Corriere della Sera*, le jour de son quatre-vingt-deuxième anniversaire (15 octobre 2004), quelques mois avant de mourir, en résumant presque le parcours de sa longue existence, il affirme : « L'homme vit aujourd'hui une sorte de dyspepsie existentielle, une altération des fonctions élémentaires qui le divise. (...) Ainsi, le christianisme s'offre comme réponse à la solitude brutale à laquelle l'homme se destine lui-même, comme pour échapper à un tremblement de terre. Le chrétien trouve une réponse positive [à cette situation existentielle] dans le fait que Dieu s'est fait homme : voilà l'évènement qui surprend et conforte ce qui serait autrement un malheur. Et quant à Dieu, on ne peut concevoir son action envers l'homme que comme un "généreux défi" lancé à sa liberté. » Dieu ne s'impose pas à l'homme, mais il attend d'être accueilli librement. Ainsi, « l'objection moderne qui veut que le christianisme et l'Église réduisent la liberté de l'homme ne tient pas devant l'aventure du rapport de Dieu avec l'homme. Alors que, en raison d'une vision limitée de la liberté, l'homme d'aujourd'hui ne peut pas concevoir que Dieu s'engage dans l'étroitesse d'un rapport avec lui, comme s'il se reniait lui-même. Voilà la tragédie : l'homme semble plus soucieux d'affirmer sa propre liberté que de reconnaître cette magnanimité de Dieu, la seule qui fixe la mesure de la participation de l'homme à la réalité et qui le libère ainsi réellement » (*Dieu prend à cœur la solitude brutale de l'homme*, entretien de don Giussani par Gian Guido Vecchi, *Corriere della Sera*, 15 octobre 2004, p. 33).

Une présence. Voilà le plus grand défi lancé à la raison et à la liberté de l'homme, la réponse à sa recherche de sens. Une présence qui s'offre comme véritable compagne pour l'homme conscient de l'impuissance qui le constitue. « Je t'ai aimé d'un amour éternel, je t'ai appelé à moi, plein de pitié pour ton néant » (cf. *Jer* 31, 3 suiv.). Dieu s'est tellement ému du néant que nous sommes, à cause de la solitude que nous ne savons pas surmonter par nos forces, qu'il a envoyé Son Fils dans le monde.

Et comme le Père, le Christ éprouvait lui aussi une pitié infinie pour ceux qu'il rencontrait. Il y a un épisode, raconté par l'Évangile, qui décrit cette émotion vécue : Jésus marche le long des champs avec ses disciples, quand il voit un cortège ; c'est l'enterrement du fils unique d'une mère déjà veuve. Il s'approche d'elle et lui dit : « Femme, ne pleure pas ! » (*Lc 7, 11-17*). Qui sait comme elle a dû se sentir traversée par cette étreinte qui dépassait tout sentiment humain et lui rendait l'espérance ! Cette mort n'était pas la fin de tout, cette mère veuve n'était pas condamnée à rester seule, parce que la semence de la Résurrection était présente en cet Homme qui lui disait ces paroles inouïes et qui, immédiatement après, lui restitue son fils vivant.

Alors la douleur – qui, bien souvent, isole et interrompt les relations, même les plus intimes – ne bloque plus, mais elle devient problème, comme l'écrit C.S. Lewis : « le christianisme crée le problème de la souffrance plus qu'il ne le résout, parce que la souffrance ne serait pas un problème si, avec notre expérience quotidienne d'un monde douloureux, nous n'avions pas reçu une garantie suffisante du fait que la réalité ultime est juste et pleine d'amour » (*The problem of pain*, New York, Macmillan Paperbacks 1962, p. 24. Éd. fr., *Le problème de la souffrance*, Desclée de Brouwer, Paris 1950).

Grand connaisseur du drame humain, Paul Claudel observe : « Une question continuelle est présente à l'esprit du malade [Cela vaut aussi pour celui qui vit la solitude] : “Pourquoi ? Pourquoi moi ? Pourquoi est-ce que je souffre ?” (...) À cette question terrible, la plus ancienne de l'Humanité, et à laquelle Job a donné sa forme quasi officielle et liturgique, Dieu seul, directement interpellé et mis en demeure, était en état de répondre, et l'interrogatoire était si énorme que le Verbe seul pouvait le remplir en fournissant non pas une explication, mais une présence ; suivant cette parole de l'Évangile : “Je ne suis pas venu expliquer, dissiper les doutes avec une explication, mais remplir, c'est-à-dire remplacer par ma présence le besoin même de l'explication”. Le Fils de Dieu n'est pas venu pour détruire la souffrance, mais pour souffrir avec nous » (*Toi, qui es-tu ?*, Gallimard, Paris 1936, p. 112-113), c'est-à-dire qu'il est venu dans le monde pour nous tenir compagnie pour la vivre, il s'est fait compagnon de l'homme dans quelque situation qu'il soit amené à se trouver.

En ce sens, la foi apporte sa contribution à la solution du problème humain, en mettant le moi dans la meilleure condition pour chercher une réponse à cette solitude qui, comme nous l'avons rappelé au début, « naît du cœur même de tout engagement sérieux envers sa propre humanité ». À la question du pasteur errant, le christianisme répond par une présence qui se fait compagne de l'homme dans la matérialité de son existence. N'est-ce pas d'une présence que nous avons besoin pour affronter sans peur la difficulté quotidienne de la vie ? N'est-ce pas de cela que les personnes âgées et seules ont le plus besoin ?

« En devenant vieux, (...) on est plus solitaire, mais de cette solitude qui domine toujours plus consciemment tout ce qui nous entoure, le ciel et la terre. C'est ce que me disait ma pauvre maman, en allant à la messe tôt le matin, à cinq heures et demie, par un jour de l'hiver finissant, quand le printemps commençait déjà. J'avais cinq ans et je trottinai derrière elle, qui marchait très rapidement. Dans cette sérénité totale, avec une seule étoile encore dans le ciel, (...) elle me dit (...) : “Que le monde est beau et que Dieu est grand”. (...) Il est irrationnel de penser à la réalité contingente, où rien ne se fait de lui-même, sans impliquer ce quelque chose de mystérieux d'où tout provient, où toute chose puise son être. “Que le monde est beau et *donc* que Celui qui le fait est grand !” (L. Giussani, *Avvenimento di libertà*, Marietti 1820, Gênes 2002, p. 14).

Pour un homme conscient de lui-même, la solitude peut devenir l'amie de ses journées, car pleine du dialogue ininterrompu avec le Mystère qui fait toute chose et qui s'est fait homme, en restant présent dans l'histoire à travers une réalité humaine faite des hommes qui en sont le signe. Voilà ce qu'apporte la foi, non pas pour « supporter » la solitude, mais pour l'accepter et la vivre (sans rien enlever de la peine et de la douleur), dans la conscience que Quelqu'un a conclu une alliance avec notre cœur, et que nous avons du prix à Ses yeux tels que nous sommes.

Le pape François a décrit la solitude comme « le drame qui (...) afflige tant d'hommes et de femmes. Je pense aux personnes âgées, abandonnées même de leurs proches et de leurs propres enfants ; aux veufs et aux veuves ; à tant d'hommes et de femmes quittés par leur épouse ou par leur mari ; à tant de personnes qui, de fait, se sentent seules, incomprises, pas écoutées ; aux migrants et aux réfugiés qui fuient les guerres et les persécutions ; et à tant de jeunes victimes du consumérisme, du tout-jetable, et de la culture du rebut » (*Homélie pour la Messe d'ouverture de la XIV^e Assemblée Générale Ordinaire du Synode des Évêques*, 4 octobre 2015).

De toute cette humanité blessée provient un cri qui appelle chacun de nous à une responsabilité. Combien de personnes sont seules parce que personne n'a posé le regard sur elles, parce que personne ne leur dit : « Tu as de la valeur. Tel que tu es, ton moi vaut plus que tout l'univers ! ». C'est le témoignage de tant de personnes qui se consacrent aux plus âgés à travers une foule d'initiatives (dont vous êtes un exemple éclatant), combattant ainsi ce que le Pape appelle « la culture du rebut ». Ces personnes, dont le regard sait valoriser le patrimoine de vie des anciens, en leur tenant compagnie dans la dernière étape du chemin, apportent une contribution essentielle pour répondre au vide de sens qui est à l'origine de cette solitude (dans ce cas effectivement ennemie), à laquelle sont condamnés de plus en plus d'hommes et de femmes, jeunes et anciens d'aujourd'hui, rejetés parce que considérés comme inutiles. Mais nul n'est inutile, toute personne a une valeur incommensurable, comme le rappelle l'Évangile : « Quel avantage, en effet, un homme aura-t-il à gagner le monde entier, si c'est au prix de sa vie ? Et que pourra-t-il donner en échange de sa vie ? » (*Mt 16, 26*). Peut-on imaginer une affirmation plus pleine de la dignité absolue de chaque homme et un regard plus valorisant pour l'humain ?